

Cote 594

18

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



18



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

C A N G E,

LE COMMISSIONNAIRE DE LAZARE,

FAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE MÊLÉ DE CHANT,

Paroles du C. ANDRÉ-PÉPIN BELLEMONT.

Musique du C. HYACINTHE JADIN

Représenté pour la première fois sur le Théâtre des
amis de la Patrie, à Paris, le premier frimaire,
l'an 3 de la République française.

Prix 20 sous.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez tous les marchands de nouveautés.

P E R S O N N A G E S.

CANGE, *Commissionnaire de Lazare.*

DURAND, *détenu à Lazare.*

LA FEMME DURAND.

THÉRÈSE, *sa fille.*

DUROCHER, *vieil avare.*

UN HUISSIER.

DEUX RECORS.

L'ÉVEILLÉ, *marchand d'habits, courant les rues.*

PLUSIEURS DÉTENUS *des deux sexes.*

*La scène se passe sur la place publique, devant la
maison d'arrêt de Lazare.*

(Il est à peine jour.)

C A N G E

O U

LE COMMISSIONNAIRE DE LAZARE.

*Au lever du rideau, Cange est étendu sur ses crochets ; il
se réveille en bâillant.*

SCÈNE PREMIÈRE.

C A N G E.

Ah ! Ah ! Eh quoi , déjà grand jour ? . . Il y a parbleu long-tems que je n'ai fait un si bon somme ? Que de gens étendus sur le duvet , écrasés sous le poid de riches couvertures , chaudement renfermés dans de beaux appartemens jusqu'où jamais n'arrivent les premiers rayons du soleil , ont goûté un repos moins tranquille que le mien ? Eh pourquoi ? Oh la raison en est simple : c'est parce que les uns , rongés par l'ambition , les autres tourmentés par l'avarice , ceux-ci par l'amour , ceux-là par la bonne chère , s'otent eux-mêmes cette jouissance , et en altérant ainsi leur santé , n'ont point comme moi , et comme le dit fort bien la chanson , recours au meilleur des médecins , le travail.

COUPLETS.

Pour lit n'ayant que la terre ,
Chaque jour , sortant du combat ,
Bercé par l'honneur , le soldat
Ferme l'œil à la lumière ,
La fatigue vaut les pavots ;
Son pouvoir est invincible :
Après de pénibles travaux ,
On est sur d'un sommeil paisible.

Aux fongueux enfans d'Éole
 Opposant un bras vigoureux,
 Le Nautonnier couve des yeux
 L'or dont il fait son idole;
 A l'aspect des flots mutinés,
 Il voit son heure dernière;
 Mais les périls sont-ils passés,
 La fatigue clot sa paupière.

Chaque jour, avant l'aurore,
 Le joyeux enfant de Cérès,
 En chantant, travaille aux guérets
 De son champ qui se colore.
 Le cœur content, mais le corps las,
 Il rentre dans sa chaumière;
 A-t-il pris un frugal repas,
 La fatigue clot sa paupière.

(*Après les couplets.*)

Avant de rentrer en prison, allons faire un tour
 au logis, et embrasser mes enfans.

(*Il va prendre ses crochets.*)

Mais pourquoi le concierge de la maison où j'ai
 mon gîte ne m'a-t-il pas ouvert cette nuit ?

(*Après un instant de réflexions.*)

Eh ! il aura sans-doute oublié que notre ménagère
 est occupée, dans un quartier éloigné, à garder un
 de nos braves défenseurs, qui est revenu de l'armée
 dangereusement blessé ; j'ai cependant frappé long-
 tems, et quand je m'en mêle, je ne touche pas
 doucement ; ou peut-être, après avoir joué avec mes
 enfans, qu'il aime comme s'ils étaient les siens, se
 sera-t-il endormi, et dans le premier sommeil, on n'en-
 tend pas si bien ; d'ailleurs, l'espace qu'il y a entre
 la cour et le jardin, au bout duquel est son petit
 logement, le rendent bien excusable. Il est vrai
 que, contre l'ordinaire, je suis revenu tard de finir
 mes commissions, que je n'ai pas toutes achevées
 pourtant, car il m'en reste une essentielle à faire ;

mais comme il est encore trop matin pour aller déranger les autres, et que l'appétit, chez les gens de mon état, s'ouvre avec les yeux, courons embrasser mes trois petits marmots, et prendre, en déjeunant avec eux, des forces pour la besogne de la journée.

(Il sort.)

SCÈNE II.

D U R O C H E R, la femme D U R A N D.

D U R O C H E R, *d'un ton dur.*

Ah! cessez vos lamentations! ne perdez pas votre tems en prières inutiles, je suis sourd.

La femme D U R A N D.

Daignez m'écouter: voyez mon chagrin, mes larmes. . . .

D U R O C H E R.

Ce ne sont pas des pleurs qui payeront votre loyer; c'est de l'argent qu'il me faut, dès aujourd'hui m'entendez vous?

La femme D U R A N D.

Accordez-nous quelques jours; mon mari n'est arrêté que sur de faux soupçons.

D U R O C H E R.

Oui, de faux soupçons, comptez là-dessus. Ce n'est pas ce que l'on dit: mais quand cela serait, en courerait-il moins de grands risques?

La femme D U R A N D.

Il est innocent, soyez en sur. Le tems où les malheureux étaient sacrifiés, est remplacé, vous le savez, par le règne de la justice et de l'humanité; il ne peut tarder à sortir de prison. Comptez que le premier produit de son travail, joint au mien et à celui de notre fille servira à acquitter notre dette.

D U R O C H E R.

Depuis deux grands mois, vous me bercez avec la même chanson ; du tems, encore du tems, c'est toujours du tems, et jamais d'effets.

La femme D U R A N D.

C'est le premier retard que vous ayez éprouvé. Nous ne vous avons jamais fait de tort.

D U R O C H E R.

Il ne faudrait plus que cela ; mais ma patience est à bout : j'ai besoin moi-même, et pour la dernière fois, j'entend toucher aujourd'hui mes 92 liv 10 sols 9 deniers, pour vos deux termes échus, ou, de ce pas, je cours chez mon huissier le prévenir de venir vendre ce qui vous reste.

La femme D U R A N D.

Non, vous n'aurez pas cette cruauté.

D U R O C H E R.

J'y suis forcé. A propos, en quoi consiste votre mobilier ; je pourrai peut-être, à un prix honnête s'entend, m'accommoder de ce qu'il y aurait de meilleur, j'aime à obliger, quand je le puis.

La femme D U R A N D.

Hélas ! il ne me reste plus que mon lit, et rarement celui où se reposent les infortunés, convient aux gens qui vous ressemblent.

D U R O C H E R.

Tant-pis ! dans ce cas l'huissier, dès aujourd'hui, vous fera sa visite.

D U O.

La femme D U R A N D, D U R O C H E R.

La femme D U R A N D.

Par pitié pour mon malheur

Ayez un peu d'indulgence ;

Ah ! ne fermez point votre cœur
A la voix de l'indigence !

D U R O C H E R.

Je plaindrais votre malheur ,
Si j'étais dans l'opulence ;
Mais pour attendre un débiteur
Je n'ai pas assez d'aisance.

La femme D U R A N D.

Le bien qu'on fait aux malheureux ,
Ne reste pas sans récompense.

D U R O C H E R.

Je ne suis pas assez heureux.
Pour gagner cette récompense.

La femme D U R A N D.

Rien ne peut donc vous fléchir ?

D U R O C H E R.

C'est demander l'impossible.

La femme D U R A N D.

Homme dur , insensible ,
Le ciel saura t'en punir !

E N S E M B L E.

D U R O C H E R.

Le tems n'est plus , où par menace ,
On faisait taire un créancier ;
Jusqu'à tantôt je vous fais grace ,
Mais de l'argent ou l'huissier.

La femme D U R A N D.

Ah ! pardonnez ! faites-moi grâce ,
Je ne veux pas vous irriter ;

Mais quand vous comblez ma disgrâce

Ne puis-je pas en murmurer ?

(*Durocher sort en menaçant*)

„ Pendant ce morceau , la jeune Thérèse qui a entendu
 „ les menaces de Durocher , sort sur le pas de la porte ,
 „ elle apperçoit un marchand d'abits qui passe , elle lui fait
 „ signe d'approcher , casse un ruban qu'elle porte au col ,
 „ et auquel est attaché une croix d'or. — (Il faut que le
 „ public l'apperçoive.) „

SCÈNE III.

La femme D U R A N D (seule.)

Je ne puis rien obtenir de cet avare intraitable ;
 loin de s'attendrir , il sort en me menaçant. Il est
 donc vrai qu'il existe encore des hommes , aux cœurs
 desquels la voix des malheureux ne saurait se faire
 entendre ? et mon pauvre mari !... injustement soup-
 çonnée languit en prison ; ... en proie à la douleur ,
 séparé de sa famille , et réduit à la plus affreuse mi-
 sère !... Mon sort est-il assez à plaindre ?

R É C I T A T I F.

Ma foible voix t'implore

Pour un père infortuné ;

Fais éclater ta bonté ,

Dieu puissant que j'adore !

Au glaive imposant des loix ,

Dérobe l'innocence ,

Trop de tourments m'accablent à la fois ,

Pour n'avoir pas des droits à ta clémence.

A I R :

O Vous , qu'au sein d'un bon ménage ,

Chaque jour endort le bonheur ,

Voyez quel est mon partage ,

L'aliment de mon triste cœur !

Nuit et jour , au séjour du crime ,

Je crois voir un père , un époux ,

De la main qui l'opprime
Recevoir les derniers coups !
Le sommeil fuit ma paupière ,
J'en abreuve de douleurs ;
Et c'est toujours en répandant des pleurs
Que j'ouvre l'œil à la lumière.

(Reprise.)

O vous, qu'au sein d'un bon ménage. etc.

(Après l'air.)

Quel parti prendre ?.... Me résigner , souffrir avec patience ; il est un terme au malheur ; le ciel est trop juste , pour m'abandonner !

(elle sort.)

La petite Thérèse est supposée avoir recommandé le secret au Marchand d'habits , il sort avec précaution de chez sa mère , vers la fin du morceau de chant.

SCÈNE IV.

L'ÉVEILLÉ seul.

Elle m'a bien recommandé de ne rien dire à sa mère ; un tel secret doit être respecté Mais je n'ai pas fait un fort bon marché ; ceci est creux. (*Il pèse la croix , et s'interrompt pour crier : « habits , vieux galons. »*) N'importe , le motif est trop louable , pour en avoir du regret ; c'est pour payer un maudit avare , que cette pauvre enfant s'est défait du seul ornement qu'elle ait ; j'ai payé deux fois ce que cela vaut ; (*il crie « marchand d'habits. »*) Ne nous plaignons donc pas ; c'est pour obliger une famille malheureuse , et ça doit me porter bonheur ; je me rattraperai sur un autre marché.

(*il va pour sortir. »*)

Habits , habits.

Voilà justement de quoi me dédommager.

SCÈNE V.

L'ÉVEILLÉ, CANGE.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! c'est toi , camarade Cange , bon jour.

CANGE.

Bon jour , l'Eveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Ferons-nous quelque affaire ensemble aujourd'hui ?
quelques-uns de ces pauvres diables de prisonniers
t'ont-ils remis quelques effets à vendre ?

CANGE.

Non , bon jour , au revoir.

L'ÉVEILLÉ.

Tu es bien pressé , où cours-tu donc comme cela.

CANGE.

A deux pas d'ici , faire une commission.

L'ÉVEILLÉ.

Sais-tu bien que tu fais un bon métier ? les
bénéfices de la prison doivent être immenses.

CANGE.

Si tu le crois , tu me connais mal. Je me charge
il est vrai de beaucoup de courses pour les prison-
niers ; je ne refuse personne ; mais ceux que je sers
le plus souvent et avec plus de zèle , ne sont pas
ceux qui sont en état de mieux payer. Je gagne
ma vie , non pas sans peine , et je borne toute mon
ambition à pouvoir , dans l'occasion , réserver quel-
ques épargnes pour de braves gens plus malheureux
que moi.

L'ÉVEILLÉ.

C'est la première jouissance des bons cœurs ; va tu as bien raison. Cependant comme tu me l'a dit plusieurs fois , lorsque tu es chargé de porter en gage chez ces juifs d'usuriers qui ne s'engraissent que du malheur d'autrui , à ta place je me ferais bien payer de ces rénégats.

CANGE.

Ah ! ne me parle pas de tels gens ! je n'en ai jamais approché un sans frémir.

L'ÉVEILLÉ.

Et pourquoi donc ?

CANGE.

Pourquoi ? dis-tu , c'est que le peu qu'on arrache à leur infâme avarice , leur semble un vol , et recevoir une obole , pour porter à l'un plutôt qu'à l'autre , ce qui serait un moyen de gagner , à mon avis ce serait partager leur crime.

L'ÉVEILLÉ.

Ecoute donc , cependant leurs bénéfices sont assez grands pour ne pas se faire un scrupule de recevoir au moins la peine de ses pas.

CANGE.

Je t'en ai déjà dit : ce commerce aussi honteux que caché , et qu'un jour ou l'autre , je l'espère , on fera disparaître , ne laisse pas à un honnête homme l'embarras du choix ; il sort de chez tels gens l'âme pure , en ne recevant rien , et leur laisse son mépris. Mais c'est trop m'arrêter , au revoir ; je vais faire une petite commission de finances pour un prêteur qui , je te le jure , ne demandera pas d'intérêts.

(Il sort.)

SCÈNE V.

L'ÉVEILLÉ *seul.*

C'est un brave garçon que ce bon Cange ? Ah ! Que de gens , à sa place , seraient moins délicats ? Sa probité fait sa première richesse , son travail et sa santé l'entretiennent ; avec un telle ressource , on est toujours heureux. (*Il crie , habits , vieux galons .*)

(*Il sort .*)

SCÈNE VI.

DUROCHER , (*tout satisfait et se frottant les mains .*)

Bien ! Bien ! Voilà qui est arrangé . Huit sentences dont on va poursuivre l'exécution ; 14 assignations ou sommations pour comparaître au bureau du deuxième arrondissement. (*Après un moment de réflexions .*) C'est pour concilier les parties ; je me prêterai volontiers à tout , en recevant de l'argent s'entend . Rendez - vous , avant midi , chez le juge de paix , (*il examine ses papiers ,*) cette affaire est terminée ; et ce soir la vente du lit de la femme Durand ; oui voilà bien tout : (*il réfléchit ,*) je n'ai rien oublié . Ah bon dieu ! que de peine , de soucis n'a pas l'homme économe qui cherche à conserver son petit avoir !

COUPLETS.

DUROCHER.

Occupés de futilités ,
Et jaloux de mon aisance ,
Je vois souvent à mes côtés ,
Rire des gens pleins d'insolence ;
Mais la critique mord sur tout ,
S'en facher serait folie ,

A chacun je laisse son goût,
Le mien est l'économie.

Bien fou qui peut se désoler,
Lorsqu'un tel essain le fonde;
Si j'ai de quoi me consoler,
Que me fait le reste du monde.
De l'Univers plus de moitié
Participe à ma manie;
Plutôt que de faire pitié,
Il vaut bien mieux faire envie.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, DUROCHER.

THÉRÈSE *accourant.*

Tenez, citoyen, voilà votre argent : vous ne tourmenterez plus ma pauvre mère !

DUROCHER.

C'est bien, (*à Thérèse qui va pour sortir,*) attend donc ; encore faut-il savoir ce que l'on reçoit.

(*Il compte l'argent.*)

THÉRÈSE.

Me croyez-vous faite pour vous tromper ?

DUROCHER.

Non, non : je ne dis pas cela ; mais tu pourrais t'être trompée toi-même. (*Après avoir trouvé son compte,*) et puis , ce n'est pas cela , il faut que je te donne quittance.

(*Il tire son porte-feuille, y met son argent, et en tire la quittance. Pendant ce tems, du coin de l'œil, et en riant malignement, il examine Thérèse.*)

Hum! Hum! Vous êtes tout-à-coup devenues bien riches, ta mère et toi; où as-tu donc pris cette somme?

T H É R È S E.

Homme méprisable, il vous sied bien de me faire pareille question.

D U R O C H E R.

Ecoute donc, tous ceux qui comme moi connaîtront vos moyens, seront en droit de te la faire; ce que je t'en dis, après tout. . . .

T H É R È S E, *vivement.*

Est pour m'humilier, n'est-il pas vrai? mais vous n'y parviendrez pas; j'ai pu, sans crime, disposer de l'argent que je viens de vous remettre, soyez en sûr, je ne l'ai acquis que par un moyen qui me fait honneur. Vous êtes payé? que cela vous suffise, vous n'en saurez pas davantage.

D U R O C H E R.

Oh! je ne te demande pas ton secret; (*à part, je m'en doute.*) Une pareille somme entre tes mains, et acquise en si peu de tems... Cela se conçoit... Au surplus tu t'en fais honneur dis-tu; tant-mieux pour toi, je le desire.

(*Il sort en marmotant.*)

SCÈNE VIII.

T É R È S E, *seule.*

Quel abominable homme! Ce n'est pas assez pour lui d'avoir porté le désespoir au sein d'une famille malheureuse, plongée dans la plus affreuse misère, il faut encore qu'il cherche à me ravir l'honneur, le seul bien qui me reste.

A I R :

C'est un crime d'insulter
 Aux pauvres qu'on sait sans défense ;
 Se croit-on dans l'opulence
 En droit de les maltraiter ?
 Par toi , tout se défigure ,
 De la richesse vil abus.
 Quand rendra-t-on aux vertus
 Leur éclat et leur parure ?
 Pour conserver un grabat à sa mère ,
 Sa fille a dû renoncer
 Au seul bijou dont un malheureux père
 A ses yeux se plut à l'orner.

(*Après l'air.*)

T H É R È S E.

Mais ce bon commissionnaire de la prison , qui venait nous donner des nouvelles de mon pauvre père , lorsque je suis accourue payer ce méchant Durocher , cause bien long-tems avec ma mère , allons les rejoindre tous les deux , mais les voici.

S C È N E I X.

CANGE , la femme DURAND , THÉRÈSE.

CANGE.

Oui , bonne citoyenne , je vous le répète , consolez-vous ; votre mari a trouvé dans sa prison un homme assez riche pour l'aider de sa bourse , et les 50 livres que , par son ordre , je viens de vous remettre en sont de sûrs garants. Consolez-vous donc brave femme , et , sur-le-champ , courant au plus pressé ; voyez donc à vous pourvoir de ce qui est si nécessaire à vos pauvres enfans.

La femme D U R A N D.

Homme sensible ! Dites bien à mon mari. . .

T H É R È S E.

Combien nous le chérissons.

La femme D U R A N D.

Combien nous souffrons de son absence, et surtout, combien le secours qu'il m'envoie m'est précieux, depuis que vous m'avez assuré qu'il ne manque de rien.

C A N G E.

Soyez tranquille ! Je le verrai, et lui rendrai un compte fidèle de tout ce que j'ai vu.

La femme D U R A N D.

Adieu brave homme ; allons viens ma fille.

T É R È S E.

Oui ma mère, (à Cange) bon citoyen, ne reviendrez-vous pas nous voir.

C A N G E.

Oui ma petite citoyenne ; toutes les fois que je pourrai vous apporter de bonnes nouvelles.

(Elles sortent.)

S C È N E X.

C A N G E seul les regarde sortir.

Pauvre femme ! Pour me parler de son mari, elle oubliait que sa famille meurt de faim ? Ah ! quel tableau déchirant ! quatre murailles nues . . . Pas une chaise . . . Un méchant grabat, et un peu de paille sur laquelle sont étendus trois malheureux enfans prêts à mourir de faim ! . . . Et pas une obole
avec

avec tout cela. O bon dieu! Bon dieu! . . . Et tant de misère! . . . Pourquoi? Parce qu'il a plût à la calomnie de regarder comme suspect, un homme. . . Un homme que je parais innocent! mais que fais-je ici? . . . Il souffre aussi lui! Ah volons à la prison, ne perdons pas de tems; allons le rassurer sur le sort de sa famille, et, s'il se peut, adoucir sa triste position.

(Vers la fin de ce monologue, Thérèse, un panier au bras sort. Du côté opposé arrivent l'huissier et les deux records.)

SCÈNE XI.

L'HUISSIER, DEUX RECORDS, THÉRÈSE.

L'HUISSIER à Thérèse.

Sans vous déranger, la jeune fille, indiquez-nous, s'il vous plait, la demeure de la femme Durand.

THÉRÈSE.

Le logis de ma mère, citoyen? le voici :

L'HUISSIER.

Je vous remercie, est-elle à la maison?

THÉRÈSE.

Oui citoyen, avec mes trois frères; viendriez-vous lui parler de mon pauvre père!

L'HUISSIER, *embarassé.*

Oui, nous venons pour un objet qui vous regarde tous.

THÉRÈSE.

Entrez donc bien vite, pardon si je ne vous conduis pas, mais je sors pour quelque chose de bien pressé; je reviens dans l'instant.

B.

L' H U I S S I E R.

Oh ! ne vous gênez pas , je puis me passer de votre présence.

T H É R È S E , *s'en allant.*

Votre servante.

SCÈNE XII.

Les précédens , hors Thérèse.

L' H U I S S I E R.

Attendez-moi un instant ici, vous autres, il faut toujours remplir avec politesse les devoirs de son état; je vais prévenir la femme Durand avant que de commencer notre opération.

(*Il cherche ses papiers.*)

Bon voici son affaire.

(*Il entre.*)

SCÈNE XII.

LES DEUX RECORDS.

LE PREMIER.

Il faut convenir que notre patron met de l'attention à tout ! comme il est honnête !

LE SECOND.

Aussi dans tout a-t-il la meilleure part.

LE PREMIER.

Il est vrai, mais s'il y a quelques bourasques à recevoir, c'est pour lui, au lieu que nous, notre besogne faite, on nous paye, c'est ensuite aux parties à s'arranger.

SCÈNE XIV.

Les précédens , la femme DURAND , l'HUISSIER.

La femme DURAND.

J'ai payé, vous dis-je, aujourd'hui même, vous vous méprenez sans-doute ?

L'HUISSIER.

Dois-je vous croire, lorsque votre propriétaire est venu ce matin me presser de faire la vente de votre mobilier ? Vous devez bien concevoir que je ne m'arrêterai pas à une déclaration pure et simple, il me faut des titres ; où est votre quittance ?

La femme DURAND.

Je ne l'ai point en ce moment, elle est dans les mains de ma fille, qui vient de sortir, elle ne peut tarder à rentrer, veuillez attendre un moment.

L'HUISSIER.

Belle défaite ? allons, allons, mes amis, en attendant un titre que je suis bien sûr qu'on ne pourra me produire, procédons à l'inventaire ; cela ne sera pas long, selon les apparences.

(Ils vont pour entrer.)

La femme DURAND s'y opposant.

Non vous n'entrerez pas, le délai que je vous demande n'est pas assez long, pour que vous n'attendiez pas le retour de mon enfant, et je ne souffrirai point un affront que je n'ai pas mérité.

QUINQUE.

Tous les précédens.

L'HUISSIER.

La loi parle, il faut obéir ;
Envain vous faites résistance ;
Ne me forcez pas d'agir
Contre vous avec violence.

LES DEUX RECORDS.

Ne nous forcez pas etc.

La femme DURAND.

J'ai satisfait l'homme inhumain
Qui commandait votre message ,
Que voulez-vous davantage.

L'HUISSIER.

Un titre plus certain ,
Qu'une simple parole.

La femme DURAND.

Ma fille à son retour. . . .

L'HUISSIER.

Excuse frivole !
Mes amis commençons toujours.

(*Sur une ritournelle, Thérèse arrive.*)

SCÈNE XV.

Les précédents, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant avec un panier et un pain sous le bras.*

Ma mère, que nous veut cet homme ?
Encore des chagrins nouveaux !

L'HUISSIER à Thérèse.

Je réclame certaine somme.

La femme DURAND.

Tu viens bien à propos
Nous délivrer de sa présence,
En lui prouvant ce que j'ai dit.
Donne promptement l'écrit.

L'HUISSIER.

Oui, votre quittance.

THÉRÈSE *la tirant de son corset,*

La voici.

L'HUISSIER *surpris.*

Je n'en reviens pas !
Quelle étrange aventure !
C'est bien la sa signature,
Nous avons fait un faux pas.

SCÈNE XVI.

DUROCHER, *qui a entendu du bruit, sort de chez lui.*

Que faites-vous ? il n'est plus nécessaire ;
Mes amis, laissez-les en paix,
Sans vous j'ai su terminer cette affaire.

L'HUISSIER.

Tant-mieux ! mais désormais,
Apprends à te mieux conduire ;
On peut exiger le sien ;
Mais demander à qui ne doit rien,
A ses dépens, c'est faire rire.

E N S E M B L E.

La femme DURAND et sa fille.

Plus prudent, désormais,
Apprenez à mieux vous conduire etc.

L E S R E C O R D S.

Tant - mieux ; mais désormais etc.

(*Le reste comme l'huissier.*)

(*Pendant l'ensemble de ce morceau, Durocher se voyant baffouer, tire son porte-feuille, et paye l'huissier et les records, qui sortent en disant.*)

On peut exiger le sien,
Mais demander à qui ne nous doit rien,
A ses dépens c'est faire rire.

(*Ils sortent.*)

(*Thérèse et sa mère ont gagné pendant ce tems le haut de la scène, on entend du bruit du côté de la prison ; Durocher est prêt à entrer chez lui lorsque Thérèse s'écrie.*)

T H É R È S E regardant du côté de la prison.

Ma mère, ma mère, ce sont des prisonniers que l'on met en liberté, j'y cours.

(*Le bruit redouble, ce qui excite la curiosité de Durocher.*)

S C È N E X V I I.

Les précédens, CANGE tenant Durand par le bras,
DURAND, différens prisonniers des deux sexes.

CANGE, s'écriant de la coulisse.

Le voici, le voici, ne pleurez plus, brave femme.

La femme DURAND se jettant dans les bras de son mari.

Ah ! mon ami ?

DURAND.

Ma femme !

T H É R È S E.

Mon père.

DURAND les pressant contre son cœur.

Ma fille ! Est-ce bien vous que je revois ? Et nos enfans.

La femme DURAND.

Tu va les revoir.

DURAND.

Alors je n'aurai plus rien à désirer.

(A l'entrée de Cange et du Durand père, plusieurs prisonniers de l'un et de l'autre sexe sont avec lui, ils viennent de recouvrer leur liberté; ils se félicitent mutuellement, s'embrassent, et témoignent la plus vive satisfaction; les uns ont des paquets sous le bras, d'autres sont suivis de porteurs etc. A l'instant où Durand père a embrassé sa femme et sa fille, ils se retirent tranquillement les uns d'un côté, les autres de l'autre.

DURAND faisant remarquer leur joie.

Que de familles en un seul jour, vont être rendues au bonheur !

(A Cange, en l'embrassant.)

Reçois mes premiers remerciemens, mon bon et sensible camarade ? Tu as été le seul homme qui m'ait procuré un moment de jouissance dans ma prison, en m'apportant des nouvelles de tout ce qui m'attachait à la vie, il est bien juste que tu sois le premier témoin de mon bonheur; ah ! que j'étais loin d'y prétendre.

CANGE.

A te parler franchement, je regarde ta sortie comme un miracle, car on m'avait bien assuré que tu devais périr.

DURAND.

Grace à l'heureuse révolution qui vient de s'opérer, la justice, l'humanité, toutes les vertus, enfin sont à l'ordre du jour, depuis que notre pays est délivré de ces tigres, qui trop long-tems se sont abreuvés du sang de tant de victimes innocentes. Ne parlons plus de ces jours odieux; je renaïs à la vie! j'ai retrouvé ma femme et mes enfans.

La femme DURAND.

Que tu as du souffrir.

DURAND *pressant sa femme et sa fille contre son sein.*

Il est des instans dans la vie qui feraient oublier un siècle de souffrance, ne parle plus de mes maux; ton sort, celui de nos enfans, voilà, mon amie, tout ce qui m'intéresse. Votre situation, je connois vos cœurs, n'était pas plus heureuse que la mienne; de tous mes chagrins, crois-moi, va, c'était là le plus cruel.

DUROCHER *patelinant.*

Tu as bien raison, c'est une position cruelle pour un cœur sensible et bon, comme le tien, mais enfin avec tes vertus. . . .

CANGE *l'interrompant.*

Oui, c'est aujourd'hui la meilleure recommandation; mais, il y a peu, c'était un titre de proscription; ah! que de malheureux ont été sacrifiés, dont tous les torts, hélas! étaient d'avoir de la fortune, des mœurs, des talens et des vertus.

DUROCHER.

J'en conviens ; il était cependant à présumer qu'un si bon père , un honnête citoyen comme lui , ne pouvait tarder à être rendu à sa famille.

La femme DURAND.

Ce n'est pas cependant ce que vous me disiez ce matin.

(*Durocher s'éloigne avec embarras.*)

DURAND.

Ecoutez , ma chère amie , le citoyen n'avait pas si grand tort , dans les tems exécrables , auxquels nous venons d'échapper , de concevoir des craintes ; l'homme le plus innocent n'en était pas exempt ; d'ailleurs j'aime à juger autrui par moi-même , l'homme probe enchainé par les circonstances et le pouvoir tyrannique de quelques chefs d'une faction puissante , ne pouvait que calculer en silence les forfaits qu'amenait chaque jour , et gémir sur son impuissance , bien convaincu que tôt ou tard de telles horreurs conduiraient à leur perte leurs auteurs , et tous les modernes Cromwel qui seraient tentés de les imiter ; ces tems odieux sont changés ! le peuple , à la fin , a ouvert les yeux , le peuple en masse , par ses organes , vient d'épurer notre horizon , et désormais , tout ce qui porte le nom français n'a plus qu'un sentier à suivre , celui de la vertu.

DUROCHER.

Bien dit , de la vertu.

DURAND.

Malheur aux factieux ! aux intrigans ! aux hommes de sang ! à tous ces êtres gangrenés , jaloux de rivaliser les dépositaires de sa puissance.

DUROCHER.

Voilà justement comme je pense . . . Je t'ai plaint sincèrement.

CANGE.

Oui, oui, c'est fort bien ; mais vous n'êtes pas bien ici, et me semble, personne ne vous y voit d'un bon œil, et si vous voulez nous faire plaisir, nous ferons bande à part.

DUROCHER *dans le plus grand embarras.*

Que prétends-tu dire, bande à part ?.. pour Durand seul, qui a besoin de repos, je me retire ; adieu mon ami, avant peu, tu sauras me rendre justice.

(*Il sort en murmurant.*)

DURAND *regardant sortir Durocher.*

Eh ! pourquoi nous quitter ? . . . Laisse - le parler ; mon camarade, l'honnête homme qui ne saurait manquer à la reconnoissance, est toujours bien aise de reconnaître ce qu'on a fait pour lui.

La femme DURAND.

Oui, mais ce que tu dois à cet homme, ne mérite pas de remerciemens ?

DURAND.

Que voulez-vous dire ?

CANGE.

Tu as tout le tems de l'apprendre, brave homme, ne perds pas des momens que tu peux mieux employer, tu dois avoir besoin de te refaire, rentre chez toi, et entouré de ta femme et de tes enfans, dont tu as été si long-tems privé, vas jouir tranquillement de leurs caresses.

DURAND.

Non, mon ami, avant de prendre aucun repos, il me reste un devoir trop cher à remplir.

CANGE.

Eh ! quoi donc ?

D U R A N D.

Celui de la reconnoissance, (*dès ce moment l'embarras de Cange commence,*) dans ma misère, j'ai reçu par toi un secours que j'étais loin deespérer; il m'est venu, m'a tu dis de quelques voisins charitables, il faut que je connoisse mes bienfaiteurs, (*à sa femme,*) dis-moi, ma chère amie, quel est l'être compatissant qui t'a donné, pour me les faire parvenir les 50 liv. que j'ai reçu ce matin?

La femme D U R A N D. *vivement.*

Que dis-tu, mon ami, 50 liv. que je t'ai fait parvenir, à toi?

D U R A N D.

Oui, sans doute.

La femme D U R A N D.

Tu te trompe, c'est toi qui m'a fait remettre cette somme que t'a donné un homme riche qui était en prison avec toi.

(*Cange veut sortir.*)

D U R A N D.

Qu'entens-je! quel mystère! arrête, avant de nous quitter, il faut que la vérité sorte de ta bouche.

C A N G E *ambarassé.*

Ne sais-tu pas, comme moi, à quoi se borne mon état, on me donne, je porte et remet, et je ne cherche jamais à en savoir davantage; au revoir.

D U R A N D.

Non, c'est en vain que tu veux m'échapper, ma femme, ma fille, ce silence, je vous en répond, cache quelque mystère, joignez-vous à moi.

C A N G E.

Encore un fois, je ne sais rien de plus, laissez-moi partir.

D U R A N D *presqu'aux jenoux de Cange.*

Au nom de l'humanité dont j'ai ressenti les précieux effets, tire-nous d'inquiétude, je t'en conjure, ne môte pas la première jouissance des malheureux, le plaisir consolant de connaître celui de qui nous avons reçu ce bienfait.

C A N G E.

Je n'ai rien à répondre.

La femme D U R A N D.

Juge-nous par toi-même, j'en appelle à ton bon cœur.

T H É R È S E.

Si l'on t'avait obligé, ne souffrirais-tu pas de ne pouvoir te montrer reconnaissant?

C A N G E.

Pour la dernière fois, je vous le redis, je ne sais rien, et d'ailleurs, celui qui a pu vous rendre ce secours, n'est-il pas plus heureux que vous? N'en demandez pas d'avantage.

D U R A N D.

Tu t'obstine vainement, je m'attache à tes pas, et mes importunités t'arracheront ce secret.

C A N G E.

A quoi bon tant vous extasier sur une action toute simple! ne sommes-nous pas tous frères? est-il donc étonnant, d'après cela, de trouver de bonnes âmes sensibles au sort de leurs semblables, sur-tout, quand elles les voyent plongées dans une misère affreuse.

D U R A N D, *avec explosion.*

Ces derniers mots m'éclairent! (*la femme Durand et sa fille secondent Durand père;*) brave homme, avoue, c'est toi; oui, c'esr toi qui est notre bienfaiteur?

CANGE, hors de lui-même, et respirant à peine.

Eh ! bien oui , mes amis , oui , c'est moi ! aussi bien n'aurais-je jamais pu me débarrasser de tes questions. (s'essuyant les yeux d'attendrissement.) voyez le beau mérite !

DURAND, sa femme , sa fille.

Homme généreux !

CANGE.

Tu me charges d'aller voir ta femme et ta famille , je les trouve dans la misère la plus affreuse , je partage avec eux ce que je possède , rien de plus naturel ; je te porte le reste à ta prison , eh bien ! tout autre , à ma place , en aurait fait autant ; je n'avais que cela , je ne pouvais donner davantage.

DURAND.

Comment nous acquitter jamais d'un tel service.

CANGE.

Eh ! comme cela doit être , et comme à ma place , tu voudrais me voir faire , en ne m'en parlant jamais. Oh ça , maintenant , que tu as su m'arracher un secret , que je comptois taire toute ma vie , tu rentres sûrement chez toi.

DURAND.

Oui , mon ami , puisque j'ai trouvé mon bienfaiteur , et que je pourrai plus aisément qu'ici , aidé de ma famille , lui faire lire dans nos cœurs , les sentimens que tu viens d'y graver.

CANGE.

Non , mon camarade , pour le moment , c'est impossible , une autre besogne m'appelle ailleurs , et je suis forcé de te quitter.

DURAND.

Quelle affaire si pressée peut t'empêcher de nous donner quelques instans ? les remerciemens des gens

qui nous ressemblent , ne sont pas sans mérite ; c'est toujours le cœur qui paye la dette , pourquoi t'y refuser ?

C A N G E.

Un évènement bien malheureux , sans-doute , auquel pourtant j'espère remédier , me force à vous quitter.

D U R A N D.

Tu m'effraye.

D U R A N D , *sa femme , sa fille.*

Que t'est-il arrivé ?

C A N G E.

Un instant avant ta sortie , ma femme en pleurs , est venue me trouver à la porte de la prison , pour m'annoncer la mort de notre pauvre sœur , dont le mari , pour comble de malheur , vient d'être tué sur la frontière ; ils laissent après eux trois pauvres petits marmots , sans pain , je vais les chercher , les installer à la maison , et d'un seul coup de filet , doubler ainsi ma famille.

La femme D U R A N D.

Ah ! quel homme , le ciel te bénira.

C A N G E.

Il ne leur reste que moi dans le monde ; laisserais-je à un autre le soin de les élever ? Non , j'en travaillerai un peu plus , il est vrai , mais tant que je verrai qu'il ne leur manque rien , j'aurai le soir , pour me délasser , un plaisir que bien des gens ignorent ! Six petites créatures , dont l'existence , pourrai-je me dire , est mon ouvrage , leurs caresses me dédommageront amplement des fatigues du jour.

D U R A N D.

Ils te béniront , ils te devront tout.

C A N G E.

Je ne leur amasserai pas de fortune , c'est impossible ; mais je leur donnerai deux trésors qui valent mieux , le courage et la probité.

D U R A N D.

Je ne te presse plus.

C A N G E.

Eh ! ne sommes-nous pas gens de revue ? nous resterons amis , j'espère.

D U R A N D.

Oh ! oui , toute la vie , et nos cœurs n'oublieront jamais que si la bienfaisance a été pour toi le plus doux des plaisirs , la reconnaissance est pour nous le plus saint des devoirs.

V A U D E V I L L E.

D U R A N D.

Les bons cœurs doivent admirer
Le trait qu'ici l'on représente ;
L'ame se plaît à s'enivrer
D'un donx besoin qui la tourmente.
Du fond du cœur applaudissant ,
A cet acte de bienfaisance
Chacun paye , en s'atendrissant ,
Son tribut de reconnoissance.

T H É R È S E

Le ciel a comblé tous mes vœux ,
Enfin il m'a rendu mon père !
Les soins d'un mortel généreux
Nous arrachent à la misère.
Quel changement consolateur !
Ainsi , lorsque moins on y pense ,
Le bien remplaçant le malheur ,
Nous force à la reconnoissance.

La femme D U R A N D.

Que de gens richement vêtus ,
Pourraient dans semblable occurrence ;
Si l'habit donnait des vertus ,
Avoir la même jouissance !

Au sein d'un luxe fastueux ,
 Leur cœur se ferme à l'indigence ;
 Aussi le pauvre est envers eux
 Dégagé de reconnaissance.

C A N G E.

Le bien qu'on fait dans tous les tems ,
 Porte avec lui sa récompense ;
 C'est le plus doux des sentimens ,
 Il embellit notre existence.
 A ma place chacun de vous
 Eut saisi cette heureuse chance !
 Des malheureux il est si doux
 D'obtenir la reconnaissance.



